

Théâtre de la Commune
Centre Dramatique National d'Aubervilliers
direction Didier Bezace

ABÉCÉDAIRE



Questions de temps

Saison 2007-2008
Les Petits Cabiers de la Commune

ABÉCÉDAIRE

Questions de temps

Cette édition a été réalisée grâce au soutien du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis.

Nous remercions également les maisons d'édition qui nous ont autorisés à reproduire les textes choisis.

AVANT-PROPOS

Le temps restera, pour l'homme, une énigme, même si, en le nommant, il a cherché à en prendre la mesure pour se l'approprier. Tout à la fois continu et cyclique, jamais le même et éternellement de retour !

Ainsi va la vie, alternant le bon temps qu'on ne voit pas passer et d'autres plus interminables. Comptable du changement, de l'avant et de l'après, du « plus tard » en général, il nous oblige quelquefois à mettre en œuvre des stratégies qui en déjouent les effets, les atténuent, cherchent à les nier pour ne pas s'y soumettre : il nous impose souvent une sagesse contrainte, nous laissant rêver à l'éternité du tout, à l'aune de notre finitude. Nos enfants et les enfants de nos enfants achèveront de nous convaincre qu'à notre manière, nous sommes peut-être immortels, si tant est que ce soit un si grand bien.

Casserions-nous tous les miroirs, bloquerions-nous toutes les horloges, le temps se marquerait indéfectiblement, nous laissant libres de chercher, aux questions qu'il nous pose, les réponses que nous jugerons les plus appropriées, de l'acceptation au refus, de la résignation à la révolte.

Si nous pensons que la vie nous permet heureusement d'en profiter, implorons le bourreau de nous en laisser encore un peu. Mais de celui, perdu, de toute façon passé, ne faut-il pas s'accommoder plutôt que de se lamenter, au risque de perdre son temps à le faire.

Bonne lecture et bonne soirée.

Laurent Caillon

A

ARRIÈRE-PENSÉE

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; et, s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver. Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

Blaise PASCAL,
Pensées (1670) in *Œuvres Complètes*,
Édition de Jacques Chevalier,
© Éditions Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954.

B

B.A.-BA

L'écrivain est un professionnel du souvenir. Auteur de récits, il est entraîné à cette discipline. Il sait que le souvenir est un chat qu'il faut caresser, parfois à rebrousse-poil, jusqu'à ce qu'il frissonne : c'est alors qu'il ronronne. Il exploite ainsi ses souvenirs et, en cas de besoin, le souvenir de personnes qu'il invente à sa guise. Le souvenir est sa mine, son tas de fumier, son archive. Il le soigne comme on ferait d'un regain de fines herbes.

Bien sûr, il sait que la littérature est un goinfre, qui avale même des articles de journaux et des actualités aussi peu mûries ou venant même à peine d'être dégrossies, mais les souvenirs remâchés sont sa nourriture principale ; en temps de pénurie, il se souvient de souvenirs déjà ratissés. C'est peut-être une déformation professionnelle qui lui permet de valoriser plaisamment des moments douloureux, honteux ou même une défaillance remémorée.

Günter GRASS,
Je me souviens...,
in *Le Monde*,
jeudi 26 octobre 2000.

C

COINCIDENCE

Le présent théâtral est exemplairement suspendu entre le passé et l'avenir. Il se nourrit de l'un et de l'autre, tout en s'obstinant dans sa fragile et irréductible immanence. Cela, je l'ai encore ressenti au *Faust* de Klaus Michael Grüber. Tout y était, de façon déclarée, au présent. C'était bien un vieil acteur, glorieux et sarcastique, Bernhard Minetti, qui jouait, par lambeaux, une vieille pièce, le *Faust* de Goethe. Cela se passait sur la scène d'un théâtre, devant nous. Presque sans l'intermédiaire d'une fiction. Pourtant, par un renversement étonnant, au moment même où ce vieillard retrouvait comme une ombre de jeunesse (peut-être ne faisait-il qu'enlever son manteau) au contact fugitif de Marguerite, ce présent s'ouvrait à l'histoire et à la légende : un instant, la réalité de Minetti et la figure mythique de Faust échappant à la vieillesse (donc au temps) coïncidaient, vertigineusement. Rien qu'un bref instant, car, alors, la représentation prenait fin.

Bernard DORT,
La Représentation émancipée,
© Éditions Actes Sud, 1988.

D

DÉCENTRALISATION

Le mérite d'Einstein réside essentiellement dans son aptitude à raisonner sans se laisser enfermer dans le carcan des idées reçues de son époque. En matière de relativité, ses résultats s'appuient sur une rupture unique. Alors que, depuis Newton, l'existence d'un temps absolu fait partie des dogmes, la théorie d'Einstein lui substitue une multitude de temps liés à des lieux géographiques et affectés par la vitesse de déplacement de ces lieux. Ainsi, le temps de la gare n'est plus exactement le même que celui du train. Les prédécesseurs d'Einstein, en particulier Hendrik Lorentz et Henri Poincaré, avaient déjà découvert l'importance de ce qu'ils appelaient des « temps locaux ». Mais ils ne s'étaient pas affranchis de la notion de temps absolu. Pour eux, il était donc nécessaire de prendre en compte la relation entre « temps local » et « temps absolu ». Einstein, lui, règle définitivement la question : il n'existe que des temps locaux. Les conséquences de cette innovation en apparence mineure se révèlent considérables.

Michel ALBERGANTI,
Albert Einstein : les trois coups de génie de 1905,
in *Le Monde*,
mercredi 8 juin 2005.

E

ÉQUILIBRE

- 1
À tout sa saison
Et temps pour toute chose
sous le ciel
- 2
Temps pour naître et temps pour mourir
Temps pour planter
et temps pour arracher ce qui est planté
- 3
Temps pour tuer et temps pour guérir
temps pour détruire et temps pour bâtir
- 4
Temps pour pleurer et temps pour rire
temps de transes et temps de danses
- 5
Temps pour jeter des pierres et temps
d'amasser des pierres
Temps pour embrasser
et temps pour se tenir loin d'embrasser
- 6
Temps pour chercher et temps pour perdre
temps pour garder et temps pour jeter
- 7
Temps pour déchirer et temps pour coudre
temps pour se taire et temps pour parler
- 8
Temps pour aimer et temps pour haïr
temps de guerre et temps de paix

Henri MESCHONNIC,
Paroles du sage,
in *Les Cinq Rouleaux,*
© Éditions Gallimard, 1986.

F

FINALEMENT

Pour faire semblant de penser le temps, en effet, mille ruses doivent être imaginées qui sont le plus souvent des ruses spatialisantes forgées par le langage. Nous ne pensons jamais le temps ; le temps ne saurait être le complément direct du verbe « penser », ni en général l'« accusatif » d'aucune manipulation transitive. Aussi faudrait-il parler du temps comme Plotin parle de l'ineffable : recourant à une métaphore, pour ensuite la détruire, puis en trouver une autre plus légère, puis une autre encore, et finalement briser toutes les métaphores les unes contre les autres et, à partir de leurs débris, suggérer un je-ne-sais-quoi qui est l'horizon de l'ineffable. On pourrait dire du temps ce que G. Marcel dit au sujet de Dieu (n'est-ce pas tout simplement la devise de la philosophie négative ?) : Parler du temps c'est parler d'autre chose.

Vladimir JANKÉLÉVITCH,
Quelque part dans l'inachevé,
Entretiens avec Béatrice Berlowitz,
© Éditions Gallimard, 1978.

G

GOULÛMENT

Ah je ne suis pas métaphysique, moi
Je n'ai pas l'habitude de plonger les doigts
Dans les bocaux de l'éternité mauve et sale
Comme un bistrot de petite ville provinciale
Et que m'importe qu'en les siècles l'on dispose
De mon âme comme d'une petite chose
Sans importance ainsi qu'au plus chaud de l'été
Dans la poussière le corset d'un scarabée
Je prodigue à plaisir et même quand je dors
Il y a cette flamme en moi qui donne tort
À tout ce qui n'est pas cette montée sévère
Vers l'admirable accidenté visage de la terre
Je plonge dans ma vie une main de chiendent
Et c'est trop de bonheur lorsque de temps en temps
L'heure venue d'agir j'en tire la semence
Qui d'année en année prolonge ma patience
Ah tu verrais faner les ciels et les chevaux
Ô mon cœur sans que rien ne te semblât nouveau
Même dût-on mourir dans le frais de son âge
Rien que d'avoir posé son front sur un corsage
Et fût-il d'une mère on a bien mérité
De croire dans la vie plus qu'en l'éternité.

René Guy CADOU,
Hélène ou le Règne végétal (1950),
in *Poésie la vie entière*, Œuvres poétiques complètes,
© Éditions Seghers, 2001.

H

HISTOIRE (d'en finir)

Avec le procès Barbie, c'est l'expérience inverse qu'il nous a été donné de vivre : alors que Péguy voyait l'histoire s'emparer de l'affaire Dreyfus, l'embaumer et la ranger, avec une déférence impitoyable, parmi les procès célèbres, nous avons vu, nous, un passé déjà historique transmué en présent judiciaire. Deux mois durant au Palais de Justice de Lyon, les protagonistes d'une période que l'on croyait révolue ont, dans le cadre d'un débat criminel, repris la parole aux historiens. En nous plaçant dans l'horizon de la sentence et non plus seulement de la connaissance ou de la commémoration, cette cérémonie judiciaire comblait l'abîme qui nous séparait du temps de Barbie et de ses victimes. Par le fait même que nous attendions, avec eux, le verdict, nous devenions leurs contemporains. Ce qui avait eu lieu il y a plus de quarante ans recevait aujourd'hui, devant nous, son épilogue.

Alain FINKIELKRAUT,

La mémoire vaine : du crime contre l'humanité,

© Éditions Gallimard, collection « Folio essais », 1989.

I

IMMORTELE

Mais qu'un bruit, qu'une odeur, déjà entendu ou respirée jadis, le soient de nouveau, à la fois dans le présent et dans le passé, réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits, aussitôt l'essence permanente et habituellement cachée des choses se trouve libérée, et notre vrai moi qui, parfois depuis longtemps, semblait mort, mais ne l'était pas entièrement, s'éveille, s'anime en recevant la céleste nourriture qui lui est apportée. Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous pour la sentir l'homme affranchi de l'ordre du temps. Et celui-là, on comprend qu'il soit confiant dans sa joie, même si le simple goût d'une madeleine ne semble pas contenir logiquement les raisons de cette joie, on comprend que le mot de « mort » n'ait pas de sens pour lui ; situé hors du temps, que pourrait-il craindre de l'avenir ?

Marcel PROUST,
Le Temps retrouvé,
in *À la recherche du temps perdu,*
© Éditions Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989.

J

JUXTAPOSITIONS

Ce qui a le plus changé dans ma vie, c'est l'écoulement du temps, sa vitesse et même son orientation. Jadis chaque journée, chaque heure, chaque minute était *incliné* en quelque sorte vers la journée, l'heure ou la minute suivante, et toutes ensemble étaient aspirées par le dessein du moment dont l'inexistence provisoire créait comme un *vacuum*. Ainsi le temps passait vite et utilement, d'autant plus vite qu'il était plus utilement employé, et il laissait derrière lui un amas de monuments et de détritits qui s'appelaient mon histoire. Peut-être cette chronique dans laquelle j'étais embarqué aurait-elle fini après des millénaires de péripéties par « boucler » et par revenir à son origine. Mais cette circularité du temps demeurait le secret des dieux, et ma courte vie était pour moi un segment rectiligne dont les deux bouts pointaient absurdement vers l'infini, de même que rien dans un jardin de quelques arpents ne révèle la sphéricité de la terre. Pourtant certains indices nous enseignent qu'il y a des clefs pour l'éternité : l'almanach, par exemple, dont les saisons sont un éternel retour à l'échelle humaine, et même la modeste ronde des heures.

Michel TOURNIER,
Vendredi ou les Limbes du Pacifique,
© Éditions Gallimard, collection « Folio », 1972.

K

KLEENEX

Quand je ne te vois pas, le temps m'accable, et l'heure
A je ne sais quel poids impossible à porter :
Je sens languir mon cœur, qui cherche à me quitter ;
Et ma tête se penche, et je souffre et je pleure.

Quand ta voix saisissante atteint mon souvenir,
Je tressaille, j'écoute... et j'espère immobile ;
Et l'on dirait que Dieu touche un roseau débile ;
Et moi, tout moi répond : Dieu ! faites-le venir !

Quand sur tes traits charmants j'arrête ma pensée,
Tous mes traits sont empreints de crainte et de bonheur ;
J'ai froid dans mes cheveux ; ma vie est oppressée,
Et ton nom, tout à coup, s'échappe de mon cœur.

Quand c'est toi-même enfin ! quand j'ai cessé d'attendre,
Tremblante, je me sauve en te tendant les bras ;
Je n'ose te parler, et j'ai peur de t'entendre ;
Mais tu cherches mon âme, et toi seul l'obtiendras !

Suis-je une sœur tardive à tes vœux accordée ?
Es-tu l'ombre promise à mes timides pas ?
Mais je me sens frémir. Moi, ta sœur ! quelle idée !
Toi, mon frère !... ô terreur ! Dis que tu ne l'es pas !

Marceline DESBORDES-VALMORE,

L'attente in Poésies,

© Éditions Gallimard, collection « Poésie », 1983.

L

LÉGÈREMENT

La réminiscence n'a pas le poids du souvenir, elle est plutôt la touche fugitive qui nous effleure, souvent même à notre insu ; à la fois il en reste quelque chose et il n'en reste rien, il en reste quelque chose qui n'est rien ; c'est une trace qui ne laisse pas de traces ! Un parfum de glycines au printemps dans une rue de Paris, l'odeur de la pluie en octobre sur le fer des balcons, une odeur d'herbes brûlées à la campagne, une épicerie de village qui sent le poivre et la naphthaline... et nous voilà subitement envahis par une langueur inexplicable, habités par ces présences infimes et intimes que l'on n'ose pas appeler souvenirs. Tel est le parfum du temps.

Vladimir JANKÉLÉVITCH,
Quelque part dans l'inachevé,
Entretiens avec Béatrice Berlowitz,
© Éditions Gallimard, 1978.

M

MATHÉMATIQUE

MADAME VIRTUEL. – Et c'est vous, alors, Madame, la jeune prochaine maman ?

LÉONIE. – Oui, Madame, oui.

MADAME DE CHAMPRINET. – Je crois même que ça ne saurait tarder, à voir comme les douleurs se rapprochent de minute en minute.

MADAME VIRTUEL. – Ah ? Tant mieux ! tant mieux ! Autant être débarrassée le plus tôt possible ! N'est-ce pas ?

LÉONIE. – Oh ! oui, Madame, oui !

MADAME VIRTUEL. – C'est égal je ne supposais pas que ce serait si tôt ! Quand on pense que vous m'avez écrit hier de la part du docteur pour me retenir pour dans un mois !... et ma première visite coïncide avec votre délivrance !

LÉONIE. – Comment prévoir que je serais d'un mois en avance !

MADAME VIRTUEL. – Vous n'avez pas fait d'imprudence ?

LÉONIE. – Aucune !

MADAME VIRTUEL. – Vous vous serez peut-être trompée dans vos calculs.

LÉONIE. – Oh ! impossible ! Il y a à peine huit mois que nous sommes mariés.

MADAME DE CHAMPRINET. – Huit mois, oui !

MADAME VIRTUEL. – Et... pas avant ? non ?

MADAME DE CHAMPRINET. – Oh ! Oh !

LÉONIE. – Oh ! Madame, oh !

MADAME VIRTUEL. – Non ! Non, je vous demande ça, comprenez donc, c'est pour savoir !

Georges FEYDEAU,
Léonie est en avance (1911),
© Librairie Théâtrale, 1986.

N

NÉANMOINS

LUI – Peut-être, Mademoiselle, ne commence-t-on jamais, excusez-moi, et que c'est toujours pour demain.

ELLE – Ah, Monsieur, si vous dites cela, c'est qu'aujourd'hui, pour vous, est quand même assez plein pour vous distraire de demain. Pour moi, aujourd'hui ce n'est rien, un désert.

LUI – En somme, Mademoiselle, il ne vous arrive jamais de faire quelque chose dont vous pourrez vous dire que ce sera toujours une chose de faite ?

ELLE – Non, je ne fais rien, je travaille toute la journée, mais je ne fais rien à propos de quoi je puisse me dire ce que vous dites. Je ne peux même pas me poser cette question.

LUI – Je ne voudrais pas vous contredire, Mademoiselle, encore une fois, mais, quoi que vous fassiez, ce temps que vous vivez maintenant comptera pour vous, plus tard. Vous n'y échapperez pas. On croit que ce n'est pas commencé et c'est commencé. On croit qu'on ne fait rien et on fait quelque chose. On croit qu'on s'achemine vers une solution, on se retourne, et voilà qu'elle est derrière soi.

Marguerite DURAS,
Le Square,

© Éditions Gallimard, 1955.

O

ORIGINEL

Sans doute est-ce par là que le théâtre peut, parfois, nous dispenser un plaisir proprement incomparable. Jeu sur le temps, il nous donne le temps en jouissance. Et je crois bien qu'il est le seul art à le faire. Ainsi, il ne cesse d'osciller entre la mémoire et la création. Tout comme il est partagé entre l'écriture et la reproduction. C'est cette fragilité-là qui fait sa force. Et sa singularité.

C'est par là aussi que tout grand théâtre qui ne saurait être qu'historique nous interroge également sur l'origine et sur l'au-delà de l'histoire. Kleist en rêve dans son essai *Sur le théâtre de marionnettes* : le théâtre rejoue, inlassablement, le premier chapitre de l'histoire du monde – la chute qui est chute dans le temps, dans la répétition, dans la dégradation et, pour reprendre un mot qui revient souvent chez Kleist, dans la « poussière » – mais il en joue aussi, utopiquement, l'ultime : la libération du temps, et nous propose alors « une nouvelle ouverture sur le paradis ».

Peut-être le temps n'est-il pas seulement une dimension ou un matériau du théâtre. Peut-être le théâtre ne nous parle-t-il jamais que du temps.

Bernard DORT,
La Représentation émancipée,
© Éditions Actes Sud, 1988.

P

PRÉSENTEMENT

Dans le moment nu où je découvre que je pense, je découvre en même temps le rapport immédiat qui unit ce moment où je pense et l'éternité qui fait que je suis en ce moment-là. L'expérience du *Cogito* implique donc l'affirmation simultanée de l'existence éternelle, et de celle d'une substance créée, insérée dans un moment de pensée humaine. Mais loin d'impliquer en même temps l'affirmation d'une continuité temporelle, elle la nie catégoriquement en affirmant l'indépendance des moments du temps. L'existence humaine, rattachée d'un côté à la continuité supra-temporelle de l'activité divine, et de l'autre à la conscience du moment où l'on se sent penser, se trouve ainsi, pour la première fois, saisie par l'esprit en dehors de toute durée propre. L'existence et la durée ne sont plus choses identiques. Qui a une existence, n'a pas encore nécessairement une durée. Il faut passer de l'une à l'autre, et ce passage n'est pas moins difficile à concevoir que la relation de l'esprit au corps, ou que la transmission du mouvement dans l'univers.

Georges POULET,
Études sur le temps humain, tome 1, Librairie Plon, 1950,
© Éditions du Rocher, 1976.

Q

QUADRATURE (du cercle)

Remettre à demain, temporiser, retarder le moment de la décision : ce n'est pas le moment, ce n'est jamais le moment, c'est trop tôt, c'est trop tard, il est urgent d'attendre. Procrastinateurs, malades de la perfection sont experts en cet exercice. Toujours surseoir à l'action, comme si dans toute action était inscrit l'irréversible, comme si, en elle, peut-être même dans le moindre geste, se dissimulait quelque chose comme un meurtre. Ce sera fait, une fois pour toutes, ineffaçable.

Alors se garder la possibilité de revenir en arrière, de faire que ce ne soit pas arrivé. On n'y parvient pas, on reste sur place. Étrange : pour éviter l'irréversible, l'inéluctable, pour conjurer la mort, pas d'autre issue que d'être déjà mort, immobile. Comment admettre que le temps soit irréversible, qu'il n'y a pas moyen d'être maître du temps ? Si puissante que soit notre mégalomanie, elle achoppe là-dessus. Nul ne peut *tuer* le temps.

Jean-Bertrand PONTALIS,
Ce temps qui ne passe pas,
© Éditions Gallimard, 1997.

R

RACCOURCI

Il a dévalé la colline
Ses pieds faisaient rouler des pierres
Là-haut, entre les quatre murs
La sirène chantait sans joie

Il respirait l'odeur des arbres
Avec son corps, comme une forge
La lumière l'accompagnait
Et lui faisait danser son ombre

Pourvu qu'ils me laissent le temps
Il sautait à travers les herbes
Il a cueilli deux feuilles jaunes
Gorgées de sève et de soleil

Les canons d'acier bleu crachaient
De courtes flammes de feu sec
Pourvu qu'ils me laissent le temps
Il est arrivé près de l'eau

Il y a plongé son visage
Il riait de joie ; il a bu
Pourvu qu'ils me laissent le temps
Il s'est relevé pour sauter

Pourvu qu'ils me laissent le temps
Une abeille de cuivre chaud
L'a foudroyé sur l'autre rive
Le sang et l'eau se sont mêlés

Il avait eu le temps de voir
Le temps de boire à ce ruisseau
Le temps de porter à sa bouche
Deux feuilles gorgées de soleil

Le temps de rire aux assassins
Le temps d'atteindre l'autre rive
Le temps de courir vers la femme

Il avait eu le temps de vivre.

Boris VIAN,

Textes et chansons – « Le Temps de vivre »,

© Christian Bourgois Éditeur et Cohérie Boris Vian, 1984, 1994,

© Librairie Arthème Fayard, 2001, pour l'édition en *Œuvres complètes*.

S

SIESTES

Un homme qui dort, tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. Il les consulte d'instinct en s'éveillant et y lit en une seconde le point de la terre qu'il occupe, le temps qui s'est écoulé jusqu'à son réveil ; mais leurs rangs peuvent se mêler, se rompre. Que vers le matin après quelque insomnie, le sommeil le prenne en train de lire, dans une posture trop différente de celle où il dort habituellement, il suffit de son bras soulevé pour arrêter et faire reculer le soleil, et à la première minute de son réveil, il ne saura plus l'heure, il estimera qu'il vient à peine de se coucher. Que s'il s'assoupit dans une position encore plus déplacée et divergente, par exemple après dîner assis dans un fauteuil, alors le bouleversement sera complet dans les mondes désorbités, le fauteuil magique le fera voyager à toute vitesse dans le temps et dans l'espace, et au moment d'ouvrir les paupières, il se croira couché quelques mois plus tôt dans une autre contrée.

Marcel PROUST.

Du côté de chez Swann,

in À la recherche du temps perdu,

© Éditions Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987.

T

TIC-TAC

Ce qu'elle avait de bien, ma montre, c'est qu'elle avait une grande aiguille qui tournait plus vite que les deux autres qu'on ne voit pas bouger à moins de regarder bien et longtemps. J'ai demandé à Maman à quoi servait la grande aiguille et elle m'a dit que c'était très pratique pour savoir si les œufs à la coque étaient prêts.

C'est dommage, à 7 h 32, quand nous nous sommes mis à table, Maman et moi, il n'y avait pas d'œufs à la coque. Moi, je mangeais en regardant ma montre et Maman m'a dit de me dépêcher un peu parce que le potage allait refroidir ; alors j'ai fini ma soupe en deux tours et un petit peu de la grande aiguille. À 7 h 51, Maman a apporté le morceau de chouette gâteau qui restait de midi et nous nous sommes levés de table à 7 h 58. Maman m'a laissé jouer un petit peu, je collais mon oreille à la montre pour entendre le tic-tac et puis, à 8 h 15, Maman m'a dit d'aller me coucher. J'étais aussi content que la fois où on m'a donné un stylo qui faisait des taches partout. Moi, je voulais garder ma montre à mon poignet pour dormir, mais Maman m'a dit que ce n'était pas bon pour la montre, alors je l'ai mise sur la table de nuit, là où je pouvais la voir bien en me mettant sur le côté, et Maman a éteint la lumière à 8 h 38.

La montre,
in *Les Récrés du petit Nicolas* by SEMPÉ/GOSCINNY,
© Éditions Denoël, 1961, 2002.

U

UTOPIQUE

Ainsi se pourrait-il que la plus ingrate des quêtes reçût sa récompense : celle d'avoir, sans le chercher ni l'atteindre, déterminé le lieu de cette terre anciennement promise où s'apaiserait la triple impatience d'un plus tard qu'il faut attendre, d'un maintenant qui fuit, d'un vorace autrefois qui attire à lui, désagrège, effondre le futur dans les ruines d'un présent au passé déjà confondu. En ce cas, notre recherche n'aurait pas été seulement celle du temps perdu. Car cet ordre du temps que l'étude des mythes dévoile n'est autre, en fin de compte, que l'ordre rêvé depuis toujours par les mythes eux-mêmes : temps mieux que retrouvé, supprimé ; comme l'éprouverait celui qui, né pourtant au xx^e siècle, serait pénétré par le sentiment croissant avec l'âge d'avoir eu, jeune, la chance de vivre dans le xix^e siècle auprès d'ainés qui y participèrent – mais de ne pas l'avoir su – comme eux-mêmes, par l'intermédiaire de proches qui y avaient appartenu, vivaient encore dans le xviii^e siècle – mais ils ne le savaient pas non plus ; de sorte qu'eussions-nous ensemble conjugué nos forces pour souder les maillons de la chaîne, chaque âge se consacrant à garder vivant celui d'avant pour ceux d'après, le temps eût été véritablement aboli... Et si nous tous, les hommes, l'avions su depuis notre origine, nous aurions pu nouer une conjuration contre le temps dont l'amour des livres et des musées, le goût des antiquaires et de la brocante témoignent, sur un mode parfois dérisoire, qu'au cœur même de la civilisation contemporaine une tentative persiste, désespérée sans doute et inéluctablement vaine, pour arrêter le temps et le retourner dans l'autre sens.

Claude LÉVI-STRAUSS,
L'Homme nu,
© Éditions Plon, 1971.

V

VARIATIONS

Silence.

VLADIMIR. – Ça a fait passer le temps.

ESTRAGON. – Il serait passé sans ça.

VLADIMIR. – Oui. Mais moins vite.

Un temps.

ESTRAGON. – Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

VLADIMIR. – Je ne sais pas.

ESTRAGON. – Allons-nous-en.

VLADIMIR. – On ne peut pas.

ESTRAGON. – Pourquoi ?

VLADIMIR. – On attend Godot.

ESTRAGON. – C'est vrai.

Un temps.

Samuel BECKETT,
En attendant Godot,
© Éditions de Minuit, 1952.

W

www.plaintes.fr

Quand la mère Bonnardier s'offrait une bonne dépression, on l'exhortait à la patience, c'est-à-dire à l'art de souffrir. Dans ces moments, comme elle reparlait de son mari fauché à la fleur de l'âge par une maladie rare, notre mère lui faisait observer que le temps soigne bien des maux. Il suffisait donc d'attendre et d'espérer pour aller mieux.

Bien entendu, à force d'attendre et d'espérer, la mère Bonnardier devenait plus vieille, plus grosse et plus seule. Malgré quoi elle finissait par se faire à l'idée qu'elle avait tiré le mauvais numéro à la loterie du destin, ce qui lui donnait au moins le plaisir de geindre au marché de Monplaisir ou dans le cabinet du docteur Caillaux. Lequel ripostait par des ordonnances de tranquillisants.

Emmanuel VENET,
Précis de médecine imaginaire.
© Éditions Verdier, 2005.

X

XX

Il y a beaucoup de femmes [...] qui sont de bonne volonté et naïves et qui croient qu'on peut résoudre la question du désordre en la remettant à « plus tard », qui ignorent que ce moment-là, qu'elles appellent « plus tard », il n'existe pas, il n'existera jamais. Et il sera trop tard lorsqu'il arrivera vraiment. Que le désordre, c'est-à-dire l'accumulation des biens, doit être résolu d'une façon extrêmement pénible, par la séparation d'avec les biens. Je crois que toutes les femmes souffrent de ça, de ne pas savoir jeter, se séparer. Il y a des familles qui, lorsqu'elles ont une grande maison, gardent tout pendant trois siècles, les enfants, Monsieur le Comte, maire du village, les robes, les jouets.

J'ai jeté, et j'ai regretté. On regrette toujours d'avoir jeté à un certain moment de la vie. Mais si on ne jette pas, si on ne se sépare pas, si on veut garder le temps, on peut passer sa vie à ranger, à archiver la vie. C'est souvent, que les femmes gardent les factures d'électricité et de gaz, pendant vingt ans, sans raison aucune que celle d'archiver le temps, d'archiver leurs mérites, le temps passé par elles, et dont il ne reste rien.

Marguerite DURAS,
La Vie matérielle,
© Éditions P.O.L., 1987.

Y

YOYO

L'intérêt que nous croyons prendre au passé n'est donc, en fait, qu'un intérêt pour le présent ; en le reliant fermement au passé, nous croyons rendre le présent plus durable, l'arrimer pour l'empêcher de fuir et de devenir lui-même du passé. Comme si, mis au contact du présent, le passé allait par une miraculeuse osmose devenir lui-même présent, et que du même coup le présent fût prémuni contre son propre sort, qui est de devenir du passé. Et sans doute est-ce là ce que les mythes prétendent faire pour ce dont ils parlent ; mais l'étonnant est qu'ils le fassent vraiment pour ce qu'ils sont.

Claude LÉVI-STRAUSS,
L'Homme nu,
© Éditions Plon, 1971.

Z

ZOU !

Pozzo (*soudain furieux*). – Vous n’avez pas fini de m’empoisonner avec vos histoires de temps ? C’est insensé ! Quand ! Quand ! Un jour, ça ne vous suffit pas, un jour pareil aux autres il est devenu muet, un jour je suis devenu aveugle, un jour nous deviendrons sourds, un jour nous sommes nés, un jour nous mourrons, le même jour, le même instant, ça ne vous suffit pas ? (*Plus posément.*)
Elles accouchent à cheval sur une tombe, le jour brille un instant, puis c’est la nuit à nouveau.
(*Il tire sur la corde.*) En avant !

Ils sortent. Vladimir les suit jusqu’à la limite de la scène, les regarde s’éloigner. Un bruit de chute, appuyé par la mimique de Vladimir, annonce qu’ils sont tombés à nouveau. Silence. Vladimir va vers Estragon qui dort, le contemple un moment, puis le réveille.

ESTRAGON (*gestes affolés, paroles incohérentes. Finalement*).
– Pourquoi tu ne me laisses jamais dormir ?
VLADIMIR. – Je me sentais seul.
ESTRAGON. – Je rêvais que j’étais heureux.
VLADIMIR. – Ça a fait passer le temps.

Samuel BECKETT,
En attendant Godot,
© Éditions de Minuit, 1952.

Cahier réalisé par le Théâtre de la Commune
Textes recueillis par Laurent Caillon
Décembre 2005

Conception et réalisation Laurent Caillon et Bob Moulin
Avec le précieux concours de Monique Renaud
Illustration Marc Daniau

Achévé d'imprimer en décembre 2005 par l'imprimerie La compo photo
Dépôt légal décembre 2005
N° de licences 931142-43-44

